

Micheline Cambron : interroger l'oubli

François Paré

Numéro 150, été 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69223ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paré, F. (2013). Micheline Cambron : interroger l'oubli. *Lettres québécoises*, (150), 9–11.

Micheline Cambron : interroger l'oubli

Devant elle, sur la table, les documents, lus et annotés, sont étalés avec soin. Alerte, le stylo en main, elle est déjà prête à commencer la discussion. Cette fois encore, elle sera la première à demander la parole et à interpeller ses collègues. Ce qu'elle aime, c'est voir clair, élargir les perspectives et faire avancer les choses. Surtout ne pas dire n'importe quoi ! Être à l'affût des lieux communs et des mystifications que les sociétés humaines produisent sans relâche ! Les dénoncer ouvertement, à la première occasion ! Micheline Cambron est une femme de parole, fidèle à elle-même jusqu'à l'inquiétude.

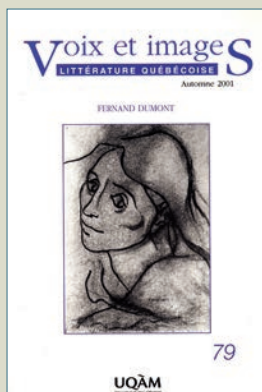
Assumer la parole responsable

Depuis plus de trente-cinq ans, ses nombreuses interventions, souvent marquées par le doute et l'indignation, n'ont cessé de faire appel à cette sincérité exigeante qu'elle associe au travail intellectuel. De la génération des années soixante au Québec, elle dit avoir conservé « le sentiment d'appartenir à un large mouvement de transformation du monde ». Comme ces « intellectuels polygraphes » qui, tel Antoine Gérin-Lajoie, ont considérablement enrichi la vie publique du Québec au XIX^e siècle, elle aspire à construire des espaces d'affirmation et de liberté qui permettraient de lutter contre l'oubli généralisé. S'il faut croire que les cultures sont « transitives » et délibératives, elles restent néanmoins menacées par des censures internes, des zones interdites que recouvrent les strates successives de l'oubli. Ne revient-il pas aux intellectuels d'illuminer cette absence au cœur de la culture et d'en dénoncer les effets néfastes sur l'avenir collectif ?

Professeure à l'Université de Montréal depuis 1989, directrice pendant neuf ans du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (le CRILCQ, et de son prédécesseur le CÉTUQ), Micheline Cambron a été de toutes les enquêtes et de toutes les discussions qui ont touché de près ou de loin à la société québécoise contemporaine. Depuis quelques années, son attention s'est portée sur le Québec du XIX^e siècle, le grand oublié, curieuse époque grise et indistincte en amont de la Grande Noirceur duplessiste. Appuyée par des équipes d'étudiants, elle s'est attachée à



MICHELINE CAMBRON



ressusciter les nombreux journaux dont les pages étaient alors vitales pour les écrivains et leurs cénacles et qui déjà, à l'aube de l'ère industrielle, projetaient le Québec rural sur les routes de la migration, au-delà de ses frontières étroites.

Observatrice de la vie culturelle et littéraire dans toute sa complexité, Micheline Cambron a organisé, seule ou avec ses collègues, pas moins d'une trentaine de colloques au Québec et à l'étranger, où sa présence est depuis longtemps incontournable. Elle a dirigé les recherches de dizaines d'étudiants qui se rappellent avec affection la rigueur de ses analyses et ses sorties passionnées contre le mensonge, la facilité et la sclérose de la pensée. À maintes reprises, dans les médias comme devant des auditoires universitaires, elle s'en est prise aux « intégristes de l'utilitarisme » dont elle tenait à dénoncer les positions réductrices à l'égard des sciences humaines. Comme une rumeur incessante, la littérature demeure aujourd'hui à ses yeux une affaire qui se débat, se construit, se brasse. Et tout intellectuel assume depuis toujours cette part cruciale de la parole responsable, qui lui revient en propre : « La voix vous rappelle que l'on parle à partir d'un temps et lieu, dans la continuité des paroles anciennes », écrit-elle en 2005. Combien d'autres colloques, d'autres réunions ponctuelles, d'autres projets de recherche faudra-t-il mettre en branle, avant que le flux des opinions ne s'épuise et que prenne fin cette vie remarquable des livres ?

Ce qui importe, c'est d'instaurer le régime de la pensée lucide, car, Micheline Cambron le réclamait déjà en 1988 dans les dernières lignes de sa thèse de doctorat sur le discours culturel au Québec, la culture se devrait d'être d'abord une mise à distance stratégique, une « blessure » assumée et rendue intelligible pour tous. Le travail sur la littérature serait dès lors pour elle cette mise en lumière, cette élucidation de la distance. Dans « Fragilités et pouvoirs de la culture », un très beau texte publié en 2005 dans la revue *Spirale*, Micheline Cambron évoque à nouveau cette distance, alors qu'elle se souvient d'avoir amené sa fille, encore toute jeune, dans une librairie pour la première fois. Sidérée, l'enfant est saisie par la puissance du désir. Que penser de tous ces livres qui s'offrent maintenant à son regard et parmi lesquels il lui faudra choisir à la mesure de ses goûts et de son identité propre ? Au nom de qui ce choix pourra-t-il être justifié ? Plus tard, la jeune femme comprendra qu'il en va ainsi de sa culture tout entière, car elle sera invitée elle aussi, comme sa mère, à se constituer en tant que sujet d'une mise à distance.



Voilà donc l'essentiel. Une jeune femme grandira à son tour parmi les livres et fera de ce grand récit en marche les assises de sa propre mémoire. Elle saura que c'est « un horizon que l'on se bricole à partir de la mémoire humaine et que l'on pose hors de soi, de telle sorte qu'un espace, une distance existe qui permet le mouvement du désir ». En 2006, quand Micheline Cambron publie avec Laurent Mailhot une magnifique étude du romancier et poète André Brochu, c'est bien ce qui l'attire chez cet écrivain, le passage vers « autre chose », vers une étrangeté constitutive (c'est bien là cette « blessure » déjà évoquée quinze ans plus tôt!) qui est pourtant la « trace audible » la plus intimement liée à soi, la moins différenciée, la plus étrangement familière.

Mise en œuvre de la distance

La publication en 1989 de sa thèse remaniée sous le titre *Une société, un récit. Discours culturel au Québec (1967-1976)* n'avait pas suscité l'unanimité parmi les chercheurs, mais il est clair aujourd'hui que, par son regard précurseur sur la Révolution tranquille, ce livre important a forcé une mutation dans notre compréhension de l'histoire littéraire du Québec. Inspirée par les théories de Marc Angenot sur la notion de « discours social commun » et celles de Fernand Dumont sur ce qu'il appelait « le ruissellement du sens » au sein de la société, Micheline Cambron élabore à son tour un modèle d'analyse sociocritique destiné à rendre compte de la culture populaire comme de la littérature au sens étroit. Dans un article publié beaucoup plus tard dans la revue *Recherches sociographiques*, Cambron évoque l'objectif qui l'animait de renverser les rapports entre sociologie et littérature : « Ainsi la sociocritique place-t-elle la dimension formelle de la littérature au cœur d'une interrogation sur les liens qu'entretiennent les œuvres littéraires avec les sociétés qui les portent. » Si les sociologues, comme Dumont, avaient semblé fascinés par le discours littéraire, il était temps selon Cambron de renverser ce vecteur en montrant l'impact déterminant de la littérature sur la société et sur la mise en forme des « récits communs ». Au début des années quatre-vingt, au moment où elle collabore régulièrement à la revue *Jeu*, y assurant la chronique des théâtres montréalais, elle soulignait déjà la nécessité vitale de se défaire du carcan du discours ambiant et des idées reçues. Pour faire neuf, insiste-t-elle, il faudra « se déprendre des lieux communs du discours social ».

En 1988, Micheline Cambron se rappelait d'ailleurs, comme un moment décisif, sa brève expérience de comédienne alors qu'elle jouait le personnage de Puck dans le *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare. Ce souvenir d'adolescence, où l'espace scénique préfigurait



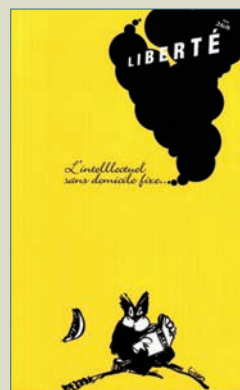
déjà la distance stratégique qu'elle tâcherait d'instaurer dans ses analyses de la littérature québécoise, lui semble alors fonder ce qu'elle est comme personne, son identité profonde : « Chaque fois que je pense au *Songe d'une nuit d'été*, j'ai le sentiment obscur d'aller à la rencontre de moi-même autant que de Shakespeare. » Pour cette universitaire dont les recherches porteraient largement au cours des années sur des corpus littéraires et journalistiques, le théâtre, art de la voix et du geste, épouserait peut-être davantage les contours d'un réel enraciné et pérenne, sans pourtant renoncer à une esthétique de l'éphémère qui le rapprocherait de l'histoire et de ses constants virages idéologiques.

Toutes les cultures sont nourries de la disparition, notera encore Cambron beaucoup plus tard dans un article sur la famille et l'école : « La fragilité des discours me paraît constitutive de l'idée même de culture. » Frappée par l'oubli systématique dans lequel sont tombés de larges pans de l'histoire collective des Québécois, à commencer par presque tout le XIX^e siècle, Micheline Cambron s'interroge alors sur les enjeux réels du travail intellectuel pour l'avenir de la société. À quoi peut servir cette entreprise, si louable soit-elle, si elle est menée à bout de bras par une seule femme ? « Dans cette grande geste où la culture est toujours déjà ce qui est perdu », écrit Cambron en 2005, « le geste individuel, la parole singulière semblent de peu de poids face à l'amnésie collective et au déni de culture que semble induire la marchandisation des discours et des pensées ».

Il est sûr qu'au cours des années, un certain découragement s'est installé. L'étude de la littérature québécoise du XIX^e siècle n'a pas dû aider, car cette période oubliée ne cesse d'évoquer le sort difficile réservé aux œuvres par une histoire littéraire pourtant chargée d'en préserver la mémoire. Sur quelles bases le « mépris généralisé » s'est-il installé en permanence, de sorte qu'il faille aujourd'hui monter des chantiers de recherche sur des « voix absentes » et renverser ainsi cet étrange déni d'existence ?

Dire, c'est faire

Jeune, Micheline Cambron avait lu tous les *Bob Morane* et les romans noirs de Dostoïevski : « Les complots, ça me connaissait », ajoute-t-elle avec ironie dans un article de la revue *Liberté*. Plus tard, portée par la découverte de la pensée politique québécoise et étrangère, elle lirait Marx, Ortega y Gasset, Marcel Trudel et les autres historiens nationalistes. Ces ouvrages motiveront toute sa pensée. Parlant de sa génération, Micheline Cambron rappelle l'urgence que tous ressentaient de prendre possession des lieux d'énonciation : « Nous



Micheline Cambron

vivons dans un univers de parole que nourrissait abondamment la littérature d'ici et nous étions installés à demeure dans le performatif : dire, c'était faire. » C'est pourquoi, malgré la tristesse et le désenchantement qui ont pu s'infiltrer ici et là dans des textes récents de facture plus autobiographique, le travail de repérage des récits occultes au sein de la culture ne pourrait se dissocier d'une volonté indéfectible d'agir sur l'histoire et d'intervenir dans l'espace public. C'est là un travail de longue haleine, comme on dit souvent, sans commencement ni fin véritables. Micheline Cambron en a pris note dès la première heure. Que la discussion commence ! Il faut chaque fois faire acte de présence contre l'oubli, participer pleinement au réel, poser la première question et en porter aussi loin que possible la responsabilité.

BIBLIOGRAPHIE

- « Autour du *Songe d'une nuit d'été* : les escaliers de la mémoire », *Jeu, revue de théâtre*, n° 48, 1988, p. 45-48.
- Une société, un récit. Discours culturel au Québec (1967-1976)*, Montréal, L'Hexagone, 1989.
- « *Caryopse ou le monde entier* de Laurence Tardi », *Jeu, revue de théâtre*, n° 54, 1990, p. 139-140.
- « Crise, langage, fiction », *Liberté*, vol. 32, n° 5, 1990, p. 17-29.
- « Leçon de méthode », préface à la réédition de Dumont, Fernand, *Le sort de la culture*, Montréal, L'Hexagone, éditions Typo, 1995, p. 7-23.
- Le journal Le Canadien : littérature, espace public et utopie, 1836-1845* (Micheline Cambron dir.), Montréal, Fides, 1999.
- « La tentation de l'utopie. Conception du langage et enseignement de la littérature au Québec », dans Gagné, Gilles, *Main basse sur l'éducation*, Québec, Nota bene, 1999, p. 167-190.
- « La poésie sur la place publique : récit en trois mouvements », *Études françaises*, vol. 36, n° 3, 2000, p. 95-112.
- « Des petits récits et du grand récit. Raconter l'histoire de la littérature québécoise », *Littérature*, Paris, n° 55, 2001, p. 77-93.
- « Présentation », *Recherches sociographiques*, vol. 44, n° 33, septembre-décembre 2003, p. 429-431.
- « Fragilités et pouvoirs de la culture », *Spirale*, n° 200, 2005, p. 57-59.
- « Les voix absentes », *Liberté*, vol. 47, n° 2, 2005, p. 59-68.
- La vie culturelle à Montréal vers 1900* (Micheline Cambron dir.), Montréal, Fides / BAnQ, 2005, 416 p. et 16 planches couleurs. Accompagné d'un CD.
- André Brochu, écrivain* (Laurent Mailhot et Micheline Cambron dir.), Montréal, Hurtubise, 2006.
- « Vous avez dit roman ? Hybridité générique de nos premiers romans, *L'influence d'un livre et Les révélations du crime* », *Voix et images*, vol. 32, n° 1, automne 2006, p. 45-57.
- « [Le récit utopique au] Québec », dans Fortunati, Vita, Raymond Trousson et Paola Spinozzi (dir.), *Histoire transnationale de l'utopie littéraire et de l'utopisme*, Paris, Honoré Champion, 2008, p. [1271]-1278.
- « Fernand Dumont, lecteur », dans *Nos vérités sont-elles pertinentes ? L'œuvre de Fernand Dumont en perspective*, Québec, PUL, 2009, p. [107]-119.
- « Lecture et non-lecture de Jean Rivard d'Antoine Gérin-Lajoie », dans Karine Cellard et Martine-Emmanuelle Lapointe (dir.), *Transmission et héritages de la littérature québécoise*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2011, p. 114-142.
- « Introduction. L'indiscipline de la culture », *Globe*, vol. 15, n°s 1-2, 2012, p. 14-21.

DIRECTION DE DOSSIERS DANS DES NUMÉROS DE REVUE

- « L'indiscipline de la culture », *Globe*, vol. 15, n°s 1-2, 2012.
- « Sciences sociales et littérature », *Recherches sociographiques*, vol. XLIV, n° 3, 2003.
- « Nouvelles études québécoises », *Québec Studies*, n° 32, automne 2001-hiver 2002.
- « Fernand Dumont. Écritures », *Voix et images*, n° 79, automne 2001.
- « Presse et littérature », *Études françaises*, vol. 36, n° 3, en collaboration avec Hans-Jürgen Lüsebrink, 2000.

Œuvres complètes d'Anne Hébert

I. Poésie

Édition établie par
Nathalie Watteyne

suivi de

Dialogue sur la traduction à propos du Tombeau des rois

Édition établie par Patricia Godbout



Anne Hébert © Archives de l'Université de Sherbrooke

Les œuvres complètes d'Anne Hébert en édition critique sont réunies en cinq tomes, à paraître en 2013 et 2014, dans la prestigieuse collection « Bibliothèque du Nouveau Monde »

- I • Poésie
- II • Romans (1958-1970)
- III • Romans (1975-1982)
- IV • Romans (1988-1999)
- V • Théâtre, nouvelles et proses diverses

On trouvera les diverses
variantes et réécritures sur
www.pum.umontreal.ca



Les Presses de l'Université de Montréal

Université
de Montréal